

05  
1  
Ce que

PIERRE  
DAIX

je sais de  
Soljénitsyne

combat  
SEUIL

CE QUE JE SAIS  
DE SOLJÉNITSYNE

387  
6/14

16° G  
3405  
(12)

DL-26 6 1973-12672

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

- La Dernière Forteresse (1950, EFR)  
Classe 42 (1951, EFR)  
Dix-neuvième printemps (1952, EFR)  
Trois Jours de deuil et une aurore (1953, EFR)  
Un Tueur (1954, EFR)  
Les Embarras de Paris (1956, EFR)  
La Rivière profonde (1959, René Julliard)  
Maria (1962, René Julliard)  
L'Accident (1965, Julliard)

### ESSAIS

- Guillevic (1952, Pierre Seghers)  
Sept Siècles de roman (1955, EFR)  
Lettre à Maurice Nadeau (1957, Nouvelle Critique)  
Réflexions sur la méthode de Roger Martin du Gard (1958, EFR)  
Naissance de la poésie française  
(en coll. avec Charles Camproux, ALP, 1958-1962)  
I. Des origines au XII<sup>e</sup> siècle  
II. La Veine bourgeoise  
III. La Guerre de Cent ans  
Cléopâtre (1961, Del Duca)  
Parizské Rozhovory o Strukturalismu  
(en coll. avec Mohimír Grigar, Nakladatelství Svoboda, Prague 1968)  
Journal de Prague (1968, Julliard)  
Structuralisme et Révolution culturelle (1971, Casterman)

### ÉCRITS SUR L'ART

- Delacroix le libérateur (1963, ALP)  
Picasso (1964, Somogy)  
Nouvelle critique et art moderne (Le Seuil, Tel Quel, 1968)  
Catalogue raisonné de l'œuvre peint de Picasso :  
les périodes bleue et rose 1900-1906  
(en coll. avec Georges Boudaille et Joan Rosselet, 1966, Ides et Calendes)  
Catalogue raisonné de l'œuvre peint de Picasso : le cubisme 1907-1916  
(en coll. avec Joan Rosselet, 1973, Ides et Calendes)  
En préparation : Une révolution dans la peinture : la réévaluation  
« moderne » de l'espace, 1830-1920

### TRADUCTIONS

- Martin Chuzzlewit, de Charles Dickens  
(en coll. avec A. Villelaur, EFR)  
Amelia d'Henry Fielding  
(en coll. avec A. Villelaur, EFR)  
Une journée d'Ivan Denissovitch, d'Alexandre Soljénitsyne  
(en coll. avec Maurice Decaillet, Léon Robel et Mikhaïl Anissenko, Julliard)  
Journal d'un contre-révolutionnaire, de Pavel Kohout  
(Christian Bourgois)  
Poèmes de Pablo Picasso  
(en coll. avec Alejo Carpentier, Gallimard)

*PIERRE DAIX*

# CE QUE JE SAIS DE SOLJÉNITSYNE

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

PIERRE DAK  
CE QUE JE SAIS  
DE SOLLENTSYNE



© Éditions du Seuil, 1973.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Depuis plus de dix ans, depuis la publication en français d'Une journée d'Ivan Denissovitch à quoi j'ai été étroitement mêlé, comme on dit, je n'ai cessé de réfléchir sur le travail d'écrivain d'Alexandre Soljénitsyne, la signification de sa démarche. Il n'y allait pas seulement de mes goûts, du sens de ma propre vie. Le développement de l'œuvre, la bataille pour la dignité et les droits de l'écrivain touchaient directement le journal que je dirigeais comme rédacteur en chef. Les Lettres françaises étaient nées de la résistance intellectuelle à la terreur et à l'obscurantisme hitlériens et voilà qu'elles avaient affaire aux résistances intellectuelles dans un monde que nous avons pu considérer comme nécessairement fraternel aux créateurs et qui, comme si la leçon des errements du stalinisme n'avait servi de rien, les traitait à nouveau en éléments pernicioeux, remplaçant seulement l'assassinat tout court par l'assassinat littéraire ou artistique, la coercition ininterrompue, la menace psychiatrique, voire l'organisation étatique de la misère matérielle. Soljénitsyne était au centre même du conflit.

Cet essai est donc ma lecture de Soljénitsyne, la lecture d'un communiste français de la génération de la Résistance, mais aussi du journaliste des Lettres françaises qui a dû à l'espérance que tant d'intellectuels soviétiques et des pays socialistes plaçaient dans cet hebdomadaire, des informations directes et des appréciations sans détours sur la partie qui se joue, là, pour l'intelligence et pour le destin du socialisme.

Si je dis je dans ce livre, c'est parce qu'il m'engage et n'engage que moi. Les Lettres françaises disparues, j'ai pensé que ces réflexions les continueraient quelque peu, du moins sur ce qui me paraît l'essentiel.

Je remercie ici tous ceux que je ne peux nommer et qui se reconnaîtront, je l'espère, dans telle remarque, telle citation, tel document. Je rends hommage aux rédacteurs anonymes de la Chronique des événements récents qui se sacrifient pour faire connaître la vérité. Il m'a semblé,

## CE QUE JE SAIS DE SOLJÉNITSYNE

*chaque fois que je me suis référé à eux, que je poursuivais l'effort de ces amis anglo-saxons, suisses, canadiens qui, durant la dernière guerre, ont contribué à propager les textes de notre propre résistance. Je me suis beaucoup servi du cahier de l'Herne consacré à Soljénitsyne sous la direction de Georges Nivat et Michel Aucouturier. Il demeure la source irremplaçable sur tout ce qui touche à Soljénitsyne jusqu'à son exclusion de l'Union des écrivains soviétiques. Il contient également une bibliographie fort complète à laquelle je renvoie pour toutes les sources que je n'indique pas expressément.*

Février 1973

Les citations de Soljénitsyne, sauf celles prises dans la *Chronique des événements récents* et dans le *Discours du prix Nobel* sont tirées des traductions françaises en librairie.

PREMIÈRE PARTIE

# A la conquête de l'expression légale (1962-1969)

Votre idée du bonheur : la lutte.  
Votre idée du malheur : la soumission.  
Le défaut qui vous inspire le plus d'aversion :  
la servilité.  
Votre maxime préférée : Rien d'humain ne m'est  
étranger.  
Votre devise préférée : Doute de tout.

KARL MARX, *Confession.*

Il est évident que l'usage de la langue est en constante évolution. Les mots changent de sens, de valeur, et de fréquence d'usage. Cette évolution est le résultat de facteurs sociaux, culturels et linguistiques. L'étude de ces changements est essentielle pour comprendre l'histoire et la structure d'une langue.

## La construction de l'expression

1962-1963

Il est évident que l'usage de la langue est en constante évolution. Les mots changent de sens, de valeur, et de fréquence d'usage. Cette évolution est le résultat de facteurs sociaux, culturels et linguistiques. L'étude de ces changements est essentielle pour comprendre l'histoire et la structure d'une langue.

# 1

## La découverte d'Ivan Denissovitch

Souvent, dans le grouillement douloureux des camps, au milieu d'une colonne de prisonniers, quand la chaîne des lanternes perceait la brume de la gelée du soir, montait en nous le jaillissement des mots que nous aurions voulu crier au monde entier, si le monde entier avait pu entendre l'un de nous.

Discours du prix Nobel.

Ma première rencontre avec Soljénitsyne date du début décembre 1962, peut-être des tout premiers jours du mois ou même de la fin novembre. Il faudrait retrouver la date d'arrivée en France du tome de *Novy Mir* contenant *Une journée d'Ivan Denissovitch*. Elsa Triolet venait de lire d'arrache-pied ce bref roman<sup>1</sup> et elle s'était fait communiquer aussitôt la traduction que les éditions Julliard avaient commandée à la hâte, sur les instances de l'ambassade soviétique. L'ambassadeur, sans doute d'après des instructions de Khrouchtchev lui-même, considérait d'évidence que la diffusion rapide de ce texte servirait l'honneur et le prestige de son pays. Elsa, toutes affaires cessantes, m'avait fait venir.

Treize ans plus tôt, j'avais refusé de croire à l'existence de camps de concentration en Union soviétique. Si cela avait été, ma déportation à Mauthausen, la mort de tant de mes camarades au combat n'auraient plus eu de sens. Sans doute avais-je choisi de m'aveugler de peur de ne plus pouvoir vivre désormais avec l'idée que le communisme avait conduit à cet opprobre. Puis, la répétition des mêmes faits troublants — le procès Slansky où l'on avait condamné des amis qui m'étaient chers, l'affaire des Blouses blanches, ou, moins dramatiques mais symptomatiques, les conditions de la condamnation

1. Elle en rend compte dans le numéro du 6 décembre des *Lettres françaises*.

## À LA CONQUÊTE DE L'EXPRESSION LÉGALE

du portrait de Staline par Picasso que nous avons publié dans *les Lettres françaises* —, avaient fini par créer en moi la possibilité d'une critique de mon aveuglement. Dès l'automne 1953, Elsa m'avait appris le retour des premiers déportés sibériens. Je découvris alors qu'en croyant défendre l'honneur de la cause pour laquelle j'avais combattu, j'avais hurlé avec les loups. Ceux qui rentraient ainsi étaient les miens, les nôtres.

Peu à peu, toujours grâce à Elsa, je me suis mis à mesurer l'énormité et l'horreur des successives terreurs stalinienne. Ce qui m'a soutenu alors, c'est qu'on jugeait et exécutait Béria et les gens de son appareil, qu'on demandait des comptes aux écrivains complices, que se profilait, en même temps qu'on percevait mieux l'étendue de la tragédie, la perspective de corrections de toute la trajectoire du socialisme. Khrouchtchev allait chez Tito. Le XX<sup>e</sup> congrès du PCUS plongeait au fond du drame. Puis il y eut une pause, et même une régression de la déstalinisation. Mais le XXII<sup>e</sup> congrès, en 1962, remit les choses en place, approfondit l'effort théorique. Dans l'intervalle, j'avais suivi le travail d'Aragon qui écrivait la partie soviétique de *l'Histoire parallèle* et tentait de refléter cette immense réévaluation de l'histoire du pays.

Pourtant, en entrant dans le petit salon de l'hôtel de la rue de Varenne où Elsa recevait ses visiteurs, il me semblait que je ne savais plus rien. Je parvenais mal à dominer mon émotion. Pour la première fois, il allait m'être donné d'entendre une voix venue de *là-bas* et j'étais prêt à l'écouter, à la recevoir comme celle d'un frère.

J'avais assailli Elsa de questions, à chacun de ses retours de Moscou, mais elle me disait toujours la même chose. Ceux qui revenaient des camps étaient étrangement muets. Ils rentraient, se réinstallaient, « comme s'ils portaient la faute d'un voyage beaucoup plus long que prévu... ». C'était un de ses amis qui avait employé cette expression. J'avais demandé :

— Vous croyez qu'on peut leur avoir interdit d'en parler ?

Elsa avait haussé les épaules. Interdit ? « Vous savez, Pierre, tout ce qui n'est pas expressément permis... » Elle m'avait surtout répondu qu'on ne pouvait pas savoir, au juste ; que ces retours massifs posaient, ne pouvaient pas ne pas poser d'immenses problèmes, privés ou sociaux. Il fallait penser à ceux qu'on croyait disparus à tout jamais ; à ceux que leur femme n'avait pas attendus, bref, à ce qui s'était

passé lors de notre propre retour des camps nazis, mais multiplié par cent pour le nombre, par dix pour les années. Et à ceux dont on avait pris l'appartement, la situation; à ceux qui se retrouvaient devant leurs dénonciateurs, leurs accusateurs. Et puis, me disait-elle, il fallait compter avec la fierté nationale russe qui n'aime pas faire état de ce qui est laid, désobligeant. Compter aussi avec tous ceux, dans le parti, qui n'avaient pas envie qu'on remue trop le passé.

De fait, ce retour massif dura plus de deux ans sans que rien ou presque en transparût dans la presse occidentale. Nous avions une organisation internationale des rescapés de Mauthausen. Sans la participation d'aucun Soviétique, malgré nos efforts. Puis, au cours de l'été 1955, ils avaient fait leur apparition, exactement comme s'ils avaient jusque-là égaré les invitations. Ce n'est que bien plus tard qu'ils reconnurent être rentrés de Sibérie, des camps où on les avait envoyés, comme tous les prisonniers de guerre, sans tenir aucun compte de leur résistance...

Et voilà que, pour la première fois, un témoignage publié en Union soviétique... Je croyais, d'après ce que les journaux en disaient, qu'il s'agissait d'un témoignage analogue à ceux qu'on avait publiés sur les camps nazis, mais ceci ne me renseignait pas assez. Elsa était au téléphone. Moi, j'essayais de mesurer, ou plutôt d'imaginer le courage qu'il avait fallu, pour rompre l'épaisseur du silence. Cela faisait dix ans que Staline était mort. La conversation d'Elsa durait. Le numéro de *Novy Mir* traînait sur la table basse. Je le pris. Je m'attendais à trouver du russe simple, du russe des journaux, que je déchiffrais aisément. L'attaque du récit m'était totalement incompréhensible. Non seulement le vocabulaire me manquait, mais je n'arrivais pas à reconstituer les phrases. Je les sentais profondément rythmées, lentement, rigoureusement déployées. Le sens continuait à m'échapper.

— C'est Proust et Flaubert.

Je n'avais pas entendu Elsa s'approcher. Ce qu'elle venait de dire me parut absurde. Elle rit de mon air interloqué.

— C'est la grande prose russe, Pierre. Un véritable classique. C'est extraordinaire. Je ne sais comment vous expliquer. C'est comme si, chez nous, vous tombiez sur le premier livre d'un inconnu, qu'on vous l'ait vanté seulement pour l'anecdote, et que vous découvriez qu'on n'a jamais écrit la langue française comme ça depuis Proust, depuis Flaubert. Et lui, c'est les deux ensemble. Ajoutez-y Céline

pour le langage populaire. C'est d'une richesse... C'est proprement intraduisible.

Je suis tombé des nues :

— Mais tout le monde parle d'un témoignage, presque d'un reportage...

— Parce que ce sont des gens incultes, qui ne l'ont peut-être même pas lu, qui sont chargés de le faire publier. Ils en parlent en récitant leur leçon. Ils tremblent qu'on n'aille pas assez vite. Ils sont prêts à jurer que n'importe quel étudiant en russe peut en venir à bout. Nous n'avons pas le droit d'accepter cet assassinat littéraire. Alors, voilà à quoi j'ai pensé...

Étant donné la hâte affolée que l'ambassade mettait à faire paraître cette traduction, on n'avait pas le temps de chercher le spécialiste du russe capable de la maîtriser. Au surplus, il ne connaîtrait sans doute pas grand-chose à la réalité des camps, commettrait des erreurs dans la recherche des équivalents argotiques et pataugerait peut-être aussi dans les implications politiques. Le traducteur idéal serait celui qui, ayant vécu ce genre de problèmes, saurait rendre l'équivalent français. Bref, Elsa me proposait de me servir de la première traduction comme d'un mot à mot, de m'efforcer avant tout d'atteindre à la justesse de ton, au rythme; de recréer une continuité littéraire en français. Je serais aidé, pour le vocabulaire, le contrôle des difficultés syntaxiques, par une équipe qui relirait le texte derrière moi.

Nous avons pris la première page de la revue. Cela dura plus d'une heure. Peu à peu se dégageait un tissu verbal dense et fort, mais quand nous nous arrê tâmes, nous n'avions encore produit qu'une ébauche. Il manquait le rythme, par exemple.

Je suis rentré chez moi, comme habité par ce texte. J'en écrivis sur-le-champ deux, trois versions différentes, comme on fait des gammes. Aucune ne collait. Les temps passés du français, malgré leur diversité, alourdissaient le texte, le ralentissaient. J'enviais les prétérits russes légers, fluides, musicaux. Tout à coup, j'eus l'idée de transcrire le récit au présent. Il me sembla que Choukhov se mettait enfin à vivre.

Je téléphonai à Elsa, malgré l'heure tardive. Ce fut à son tour de ne pas comprendre. Le présent? Mais quel présent? Le présent de l'indicatif... Peut-être. Il faudrait voir. Elle fit bien de rabattre mon enthousiasme. Je n'avais même pas lu le roman dans son entier. Je repris le

texte traduit pour ne plus le lâcher. A dix-huit ans de distance, je replongeais dans Mauthausen, le Mauthausen de tous les jours, de la quarantaine et des kommandos ordinaires. A quelques nuances près, mais peu significatives, je pouvais replacer mes pas dans ceux de Choukhov, dans ceux de César l'intellectuel. Ils vivaient comme nous. Ils avaient nos problèmes, sauf qu'ils étaient dans leur pays et que les communistes y étaient gardés par d'autres communistes. J'entendais, par la voix de Choukhov, certains de mes camarades ouvriers d'alors, hommes limpides et honnêtes comme lui. Remontait aussi en moi le souvenir de ce que nous avons vécu dans les bagnes français de l'occupation, gardés par des surveillants de notre pays, et du regard que nous jetions alors sur ce qui se passait au-dehors.

Je n'arrivais plus à mettre mes idées en place. Jusque-là, je m'étais arrangé du stalinisme comme d'une sorte de cancer du socialisme. Khrouchtchev avait réussi l'ablation chirurgicale. Le corps sain se rétablirait. Et voilà qu'il n'y avait pas de socialisme, dans le monde de Choukhov. Nulle part à l'horizon. Ni dans le passé. Le socialisme n'était pas à retrouver, mais à construire...

Je n'eus guère le loisir d'y réfléchir plus avant. Elsa fut satisfaite de mon essai « au présent de l'indicatif ». Avec Aragon, elle m'imposa comme préfacier de l'édition française. Je passai plus de deux mois à travailler douze ou quatorze heures par jour pour tenter de maîtriser les deux cents pages du texte. Je n'arrivais plus à m'en détacher, et si j'en avais eu la possibilité, l'ayant achevé, je l'aurais réécrit en entier sur les rythmes de la fin. Mais le retard que nous avons pris frisait le scandale international. Je vis le moment où on le mettrait sur le compte de mon attitude passée... Ce fut d'ailleurs ce qui me poussa à ne pas être cosignataire de la traduction, afin d'éviter toute polémique sur la version française. Je le regrette aujourd'hui, car cela m'eût peut-être permis, dans les rééditions, d'apporter quelques retouches.

La première rédaction de la préface que je montrai à Elsa faisait de la publication officielle en Union soviétique d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* un événement irréversible dans le processus de déstalinisation. Une sorte de borne irréfragable balisant l'itinéraire ou plutôt le nouveau départ vers le socialisme. L'empressement diplomatique autour du texte me paraissait engager profondément le parti et le gouvernement soviétiques et autoriser ce point de vue. Elsa me fit

remarquer qu'il n'y avait aucun espoir de ce genre dans le texte de Soljénitsyne. Que le traitement même de ce texte par la politique soviétique, la fébrilité à le produire comme preuve, sa disqualification littéraire aussi, n'autorisaient aucune confiance exagérée.

— L'ambassadeur s'agite comme devant la dernière résolution du bureau politique. Mais les résolutions sont aussi vite oubliées, Pierre. Je ne sais pas du tout ce que pense ce Soljénitsyne. Peut-être que Tvardovski partage votre optimisme, mais sa préface, dans *Novy Mir*, est très mesurée. Il ne veut effaroucher personne....

J'ai eu parfois la chance d'avoir en Elsa la première lectrice de mes manuscrits. Je la retrouvais là, impitoyable et gentille, inquisitrice de l'écriture, vous aidant à éclairer votre propre pensée. Avec, en plus, la force d'homme en la femme, la finesse, l'intelligence critique qui sont souvent un apanage féminin, en même temps que ce goût du dépassement, de l'absolu, qu'on dit viril. J'écrivis donc une seconde version. La *Journée* signifiait au moins qu'il n'y aurait plus jamais de camps en Union soviétique. Comment imaginer en effet, le livre de Soljénitsyne officiellement diffusé, que pût se perpétuer, même à échelle réduite, le système? Qu'on en vînt à lire *Une journée* dans les camps...

— Mais où avez-vous pris ça? me dit Elsa.

— C'est impensable, voyons.

— Rien n'est impensable dans ce pays, Pierre.

J'entendais : dans mon pays. Mais Elsa disait : *ce* pays.

— Vous ne croyez pas que Khrouchtchev...

Elle m'interrompit :

— Que gouverne-t-il? Il change des hommes à la tête de l'énorme appareil du parti, mais plus loin, dans les provinces... Il ne fait qu'effleurer l'immense masse de la Russie. Il n'a pas vraiment prise. On le regarde faire...

Bien des années plus tard, au moment où elle écrivit pour *les Lettres françaises* le compte rendu du manifeste de Sakharov, Elsa me confia : « Il y a des moments où je pense que tout a glissé sur la Russie. Même Octobre, même Lénine. Même tous ces millions et ces millions de morts sous Staline... »

Je venais de publier un article sur la *longue durée* en histoire, sur les mouvements des profondeurs à l'échelle du siècle et des siècles, imperceptibles à l'analyse traditionnelle et que la science moderne se préoccupe de mettre au jour. Elle m'en parla :

— Il y a la longue durée russe, Pierre. Et je voudrais bien savoir où elle va... C'est vous qui m'avez raconté que Courtade, juste avant de mourir, après des années là-bas, vous disait que ce pays, c'était le Congo avec des fusées thermonucléaires...

Elle laissa donc de côté Khrouchtchev. Elle poursuivit le plus tranquillement du monde, comme d'une chose allant de soi :

— Voyons, Pierre, il y a toujours des camps. Il ne peut pas ne pas y avoir de camps. Ce n'est plus sur la même échelle. On évite qu'il y ait une police plus forte que le Comité central. Elle est donc subordonnée au Comité central. Mais elle arrête ce qui bouge trop. Ce n'est plus la terreur, comme avant, du temps de *l'Autre*, mais ça doit faire tout de même pas mal de monde...

Devrais-je écrire *l'Autre* ?

Je m'entêtai. Il y avait pourtant quelque chose de changé puisque Tvardovski avait pu...

Elsa se fit pédagogue.

— On ne tue plus. Plus que les spéculateurs du moins. Il n'y a plus cette peur du petit matin. Les gens parlent un petit peu. Mais est-ce la convalescence ou la rémission du cancer ? Vous avez déjà été téméraire une fois, Pierre ; soyez donc la prudence même. Dites que ce livre est, et ce qu'il est. Dans un pays sans opinion publique, cette publication n'engage que Soljénitsyne et Tvardovski.

— Mais Khrouchtchev ?

— Ce ne serait pas la première fois qu'il se déjugerait. Vous ne savez pas, Pierre, mais ça peut mal tourner, avec ce livre, là-bas... Soyez prudent aussi pour Soljénitsyne...

J'écrivis donc dans la version finale :

A la différence de ce qui s'est passé avec les camps fascistes, c'est l'organisme soviétique lui-même qui lutte contre son cancer, et le roman de Soljénitsyne sera sans doute considéré par l'avenir comme une étape marquante de cette lutte, celle où un écrivain ancien déporté veut que la tragédie serve à tous les hommes. Car ce qui est en question, au bout du compte, c'est la terreur. Il n'y a aucun doute possible sur le sens de ce livre : la terreur n'est pas un *accident* du socialisme. Elle le dénature. Elle lui est ennemie. Étrangère.

Je croyais avoir vaincu les réticences d'Elsa.

Elle réfléchit assez longuement.

## À LA CONQUÊTE DE L'EXPRESSION LÉGALE

— Comment vous dire cela, Pierre? L'organisme soviétique, je ne comprends pas cette métaphore. Elle ne me parle pas. Je ne crois pas que l'État, la société soviétiques valent mieux ici que les États bourgeois, les sociétés bourgeoises. On a vécu des dizaines d'années avec les camps. Certes, il y a un chirurgien nommé Khrouchtchev qui pratique une médecine militaire. Il a tranché dans le vif. Il a sans doute des raisons de redouter des métastases. Il découvre par miracle une potion Soljénitsyne. Il la fait avaler au patient. Si ça ne produit pas l'effet escompté, on dira la potion mauvaise. Vous donnez à « soviétique » une valeur théorique. C'est un état de fait. Il y a l'Union soviétique...

Elle eut un geste comme pour l'embrasser, de Leningrad à Vladivostok.

## Malentendu : le tact et le crime

En 1962, après le XXII<sup>e</sup> congrès du parti et le discours qu'y prononça Tvardovski, j'ai pris la décision de sortir de la clandestinité et de soumettre *Une journée...* à la lecture, en vue de sa publication. Émerger au grand jour de la sorte me semblait à l'époque — et non sans raison — une décision lourde de dangers : elle aurait pu conduire à la destruction de tous mes manuscrits et à ma perte, mais, à l'époque, elle se révéla bonne.

Autobiographie pour la Fondation Nobel.

A l'époque, en France, nul ne savait rien de Soljénitsyne. *Une journée...* allait même, par la suite, être traitée comme un premier roman dans une compétition pour débutants... et ne pas être couronnée. Elsa Triolet avait non seulement détecté d'emblée le grand écrivain, mais un écrivain hors de son époque, directement rattaché à la grande tradition russe. Cela paraissait impensable qu'il tombât ainsi du ciel tout à coup, mais à le traduire, je m'assurai que j'avais affaire à un écrivain d'expérience, de métier. Exactement comme, bien des années plus tôt, recevant en prison une copie anonyme de *la Ballade de celui qui chantait dans les supplices*<sup>1</sup>, j'avais, contre l'opinion de mes camarades qui croyaient y voir un poème populaire issu spontanément du combat, défendu l'idée que ce ne pouvait être l'œuvre que d'un poète de profession.

Je sais bien qu'il s'agit là d'un concept paradoxal, que ce qui s'oppose au professionnel, c'est l'amateur, et que tous les écrivains — et à plus forte raison les poètes — sont ou du moins naissent amateurs. Mais c'est confondre le statut social, qui implique presque toujours

1. D'Aragon, dois-je le préciser ?

l'amateurisme avec l'acquisition, comme on dit très bien, du métier d'écrire, lequel implique, lui, l'engagement total dans ce qu'on écrit, si peu que l'on écrive. Le métier, c'est le choix de l'écriture non seulement comme moyen de communication, d'expression, mais comme moyen de donner sens à sa vie. De même qu'il y a des écrivains de profession, il y a des lecteurs professionnels qui ont à charge, précisément, de repérer l'attitude de l'auteur inconnu devant son propre texte ; si l'œuvre a été écrite en manière de passe-temps, pour de l'argent ou pour satisfaire à la mode, ou bien si elle possède cette qualité de cohérence avec la vie de celui ou de celle qui la propose.

Ces distinctions valent aussi bien pour la littérature soviétique, encore que la tradition instaurée sous Staline, et perpétuée depuis, sans interruption, de la réécriture sous le regard de la censure, ait tendu à banaliser l'écriture en même temps qu'elle fonctionnarisait les auteurs bien-pensants. J'insiste là-dessus parce que tout, dans le texte d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*, montrait que l'auteur avait échappé aussi bien aux corrections de contenu qu'à l'éroussement de la forme. Il y avait donc là une situation absolument insolite : à la fois l'apparition d'un maître prosateur et un comportement d'auteur inconnu qui ne pouvait être que celui d'un maître, au-dessus des pressions. Certes, l'empressement de l'ambassade aurait pu faire croire qu'il s'agissait de quelqu'un de bien en cour, mais tout démentait cette hypothèse. J'ai donc employé dans ma préface, pour caractériser ce fait, une expression à double entente, qui ne pouvait être comprise qu'en connaissance de la situation réelle des écrivains soviétiques.

« Soljénitsyne, écrivis-je donc, a entièrement pris la responsabilité d'*Une journée* »... Tvardovski disait la même chose dans sa brève introduction, insistant sur le fait qu'il s'agissait d'« une œuvre d'art », et qui, « de ce fait, représente un témoignage d'une valeur particulière, un document artistique dont on doutait qu'il pût un jour naître à partir de ces faits spécifiques ». Comme Tvardovski, pour des raisons liées à la sécurité de Soljénitsyne, ne donnait aucun renseignement sur son passé d'écrivain, saluant simplement « l'apparition dans notre littérature d'un grand écrivain original, qui témoigne dès à présent d'une grande maîtrise », et que l'accent mis sur l'œuvre d'art et la spécificité des faits passait au-dessus de la tête des lecteurs non sovié-

tiques, la véritable dimension de Soljénitsyne ne pouvait donc apparaître.

A l'époque, la chronologie réelle du travail de Soljénitsyne était inconnue et nous ne savions rien de ses livres antérieurs. On sait aujourd'hui que son premier roman fut *le Premier Cercle*, auquel il travailla de 1955 à 1958, qu'il avait déjà abordé le thème des camps dans sa pièce *le « Cerf » et la putain* qui datait de 1954. La *Journée*, écrite en 1959, est donc le troisième ouvrage tiré de l'expérience de la détention et, en quelque sorte, la quintessence non seulement de l'expérience, mais de l'écriture de cette expérience. Faute de le savoir, on en était réduit à chercher les intentions de l'auteur dans son texte même. Or, celui-ci portait sur une réalité mal saisissable pour qui ne soupçonnait pas la vie réelle des Soviétiques et ne disposait pas d'éléments de comparaison sur les conditions concentrationnaires.

Les informations essentielles sur *Une journée* et Soljénitsyne lui-même ne sont en fait devenues accessibles qu'avec le discours du prix Nobel, en 1972. C'est là que Soljénitsyne a retracé la maturation de son récit dans l'archipel du Goulag, ses rencontres « dans la multitude fractionnaire des îles et sous la meule de l'espionnage et de la méfiance ». Une formation par les prisons, par les camps. « Ces idées ne venaient pas des livres », dit-il.

Elles étaient nées au cours de conversations avec ceux qui sont morts aujourd'hui, dans les cellules des prisons et autour des feux. C'est de cette existence-là qu'elles sont nées, et c'est à l'épreuve de cette existence-là qu'elles ont été soumises.

Mais il y a plus encore. Ce n'est pas seulement la formation morale ou intellectuelle de Soljénitsyne qui vient de là, mais bien sa formation d'écrivain :

Toute une littérature nationale est restée là jetée dans l'oubli, non seulement sans tombeau, mais sans même un vêtement, nue, un numéro à l'orteil... Quand je me tiens à cette tribune, accompagné par les ombres des morts, m'inclinant pour laisser passer devant moi à cette place ceux qui étaient dignes de m'y précéder, comment puis-je deviner et exprimer ce qu'ils auraient souhaité dire...

Soljénitsyne n'est qu'en apparence l'écrivain des camps sibériens. Il ne tient pas à nous enfermer dans leurs barbelés, dans leur zone. Il se sent porteur d'une expérience et d'une responsabilité plus vastes :

remédier par l'écriture à cet « arrêt du cœur de la nation », à cette « démolition de sa mémoire » qui, de cette déportation massive, aboutit à l'interruption de la littérature russe. D'où l'erreur qui consisterait à rapporter *Une journée d'Ivan Denissovitch* à la seule fraction de l'histoire russe qui suit la révolution d'Octobre. Elsa avait deviné juste. Soljénitsyne sortait de plus loin, il renouait le fil de plus loin, intégrant la tragédie du stalinisme dans le mouvement qui avait précédé, produit la révolution elle-même.

Si Soljénitsyne prend pour interlocuteurs Tolstoï ou Dostoïevski, ce n'est pas par un orgueil qui les lui ferait seuls admettre comme ses pairs, mais bien parce que son dialogue fondamental d'écrivain est avec eux. C'est parce qu'il reprend le fil de l'histoire là où ils l'ont abandonné. Non pas le fil chronologique — c'est, comme nous le verrons, le reproche que lui adressent les officiels —, mais bien ce fil qui fait la continuité de l'histoire, de la littérature, de la culture, un fil moral, « l'unité spirituelle de la nation », pour se servir des mots de Soljénitsyne.

En dépit d'un langage supposé commun, les compatriotes cessent soudain de se comprendre les uns les autres. Des générations silencieuses vieillissent et meurent sans avoir jamais parlé entre eux ou à leurs descendants.

Sous cet angle, la *journée* de Choukhov n'est ni une journée stalinienne, ni une journée enclose dans l'histoire soviétique, c'est une journée dans la continuité russe, une journée dans la durée de l'histoire des hommes.

Sans doute convenait-il, en 1963, de marquer combien ce bref roman remontait jusqu'aux racines du stalinisme, d'insister sur ce que Tvardovski appelait sa *spécificité*. C'était indispensable en Union soviétique et non moins indispensable en France. Mais, aujourd'hui, nous serions loin du compte, avec la *Journée*, si nous en restions là. Soljénitsyne ne nous plongeait pas dans un enfer extérieur. Il n'avait de cesse que nous le sentions en nous. La sortie de l'enfer n'était pas la sortie de la fin des camps, c'était l'accès au sens profond de la vie. A ce qui fait exister Aliocha le baptiste, agir Bouïnovski le communiste. A ce qui fait réfléchir Choukhov.

La boucle de la *Journée* est refermée sur elle-même. Il n'y a plus de futur. Alors, la sortie de l'enfer, c'est l'endroit du passé où la révolution, où l'histoire s'est fourvoyée. C'est bien là ce qu'il faut

comprendre pour échapper vraiment à l'enfer, pour reconstruire une vie sans enfer.

Cette optique qui, aujourd'hui, me paraît la seule cohérente avec la totalité du livre, met en évidence le paradoxe qui voulut qu'en cette fin 1962, ce fût le roman de Soljénitsyne qu'on choisit pour évoquer publiquement la question des camps staliniens. Tvardovski, interrogé par moi en 1965, m'avait répondu qu'il y avait eu d'autres manuscrits que celui de Soljénitsyne, mais que le sien était tellement au-dessus des autres par ses qualités littéraires... Que ç'ait été là le jugement de Tvardovski est une chose, que ç'ait été également le jugement de ceux qui pouvaient donner l'*imprimatur* — et l'on sait que la discussion remonta jusqu'au premier secrétaire lui-même — en est une autre. Les implications d'*Une journée* débordaient si nettement celles de la campagne autorisée de « dénonciation du culte de la personnalité » qu'on ne peut que rester stupéfait que ce bref roman ait été confondu avec cette dénonciation-là.

Je pense qu'une clef nous est offerte par l'éditorial de la revue officielle du parti, *Kommounist*, qui traite d'*Une journée*. On y rend hommage à Soljénitsyne en évoquant le « problème de la représentation en littérature et dans les arts de certains phénomènes négatifs, de faits relatifs aux abus de pouvoir à l'époque du culte de la personnalité ». Et on ajoute :

C'est un thème très délicat, et pour le traiter avec justesse, il faut bannir toute tendance au sensationnel<sup>2</sup>.

Traduit du jargon du parti, cela veut dire : bannir toute évocation réaliste au sens traditionnel du réalisme critique, toute description qui appelle les choses par leur nom et la responsabilité du parti, la responsabilité du parti.

Le malentendu est ici patent. Cette revue qui donne le point de vue de la direction du parti justifie l'*imprimatur* d'*Une journée* par son apparente litote devant les faits, litote qui avait d'ailleurs de quoi rassurer les staliniens, anciens et « néo ». Or, cette litote, loin d'être la conséquence d'un détachement, d'une volonté de pardon ou d'un désir de tourner la page, vient, comme nous le savons aujourd'hui après la lecture du « *Cerf* » et la *putain* et du *Premier Cercle*, de l'effort de l'écrivain pour dépasser une saisie immédiate du réel

2. Cité d'après l'*Herne*, p. 135.

afin d'atteindre un second niveau, celui des structures de l'univers stalinien, celui du sens de l'histoire, niveau infiniment plus pernicieux du point de vue auquel se plaçait le *Kommounist* de janvier 1963.

Qu'il y ait eu bévue, interprétation simpliste, cela me paraît plausible. J'avais suggéré cette perspective plus générale de Soljénitsyne dans ma préface, n'osant pas, ne voulant pas la définir pour qui n'aurait pas été un bon entendeur. Je ne savais rien, je le répète, de la situation réelle de Soljénitsyne. J'étais épaté de son audace. Je n'en revenais pas qu'elle eût échappé aux censeurs. C'est même ce qui m'avait incité à écrire plusieurs versions « euphorisantes » de ma préface. Or, on sait maintenant qu'il s'est trouvé une revue soviétique de l'époque, éditée à Rostov, *Don*, où l'influence de Cholokhov se fait sentir, pour détecter dès janvier 1963 ce deuxième niveau. On y lit en effet, sous la plume de F. Tchaptchakhov, ceci qui en dit plus long qu'il ne semble à première lecture :

Je pense que l'historisme, les traits particuliers de l'époque dans la structure psychologique et intellectuelle des héros, sont insuffisamment marqués dans le roman *Une journée d'Ivan Denissovitch*. A mon sens, la manière même de penser du héros principal, la structure *lexicale* même des réflexions d'Ivan Denissovitch, par endroits, ont des relents d'archaïsme qui rappellent la phraséologie des héros de Leskov ou de Melnikov-Petcherski. L'archaïsme ne contribue guère à représenter les traits concrets du caractère national russe qui ont été engendrés ou développés par notre époque.

Cela veut dire, en clair, qu'il manque à *Une journée* une référence soviétique positive. Comme notre critique perçoit très bien que Soljénitsyne n'écrit pas du point de vue de ceux qui considèrent le stalinisme comme un accident de parcours regrettable et ses méfaits comme des erreurs de tir, il reproche à Soljénitsyne de ne pas regarder « bravement en avant ». Et il en conclut qu'« il n'est guère admissible de voir certains hommes de lettres 'flirter' avec ce grand thème tragique que nous avons tous douloureusement connu dans nos vies ». Ce « tous douloureusement connu... » est simplement admirable. Il unit ceux qui se trouvaient des deux côtés des barbelés, mais en mettant la tragédie chez ceux qui se trouvaient du « bon » côté. On ne saurait dire que Soljénitsyne « flirte » avec la torture des *zeks*. C'est donc la douleur des militants du stalinisme, et non celle des victimes, qui afflige notre critique.

Cet article nous livre dès l'origine, et avant que l'habileté tactique, les regroupements entre anciens et « néo » n'aient joué, les données essentielles du divorce entre Soljénitsyne et les tenants du système. L'accord s'était fait sur la publication d'*Une journée* entre ceux qui voyaient l'abcès enfin débridé, la vérité dite, et ceux qui s'accommodaient du moindre mal d'un témoignage non « sensationnel ». Tvardovski, Ermilov dans la *Pravda*, Simonov dans les *Izvestia*, Baklanov qui signe l'article de la *Literatournaïa Gazeta* — et, soit dit en passant, qu'ils aient été les seuls à se « mouiller » est révélateur — sont pour la vérité. Les autres ont-ils simplement fait le gros dos, en attendant l'occasion propice? Il est probable que d'aucuns ont très bien perçu, comme le critique de *Don*, que l'avantage immédiat du « tact » se payait à long terme d'une atteinte au dogme du rôle dirigeant du parti, à la croyance en la supériorité morale du socialisme officiel.

La publication d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* apparaît maintenant comme le sommet d'un renouveau dans tous les arts soviétiques — peinture exceptée — dont la coïncidence avec les réexamens fondamentaux des XX<sup>e</sup> et XXII<sup>e</sup> congrès ne peut être tenue pour fortuite. Précisément parce qu'il y eut tournant puis régression tout de suite après, Soljénitsyne a, presque tout de suite, pris sa véritable stature. La publication de ses nouvelles, poursuivie par Tvardovski en 1963, allait bientôt faire éclater le compromis qui avait permis cette publication d'*Une journée*. On savait dès lors que l'œuvre de Soljénitsyne ne serait pas un épisode de l'après-stalinisme. Elle interrogeait le régime tout entier.

Après tout, le stalinisme n'était pas tombé du ciel.